

À Pierre Barillet, sans qui cet article n'aurait pu exister

Robert de Flers¹, critique auteur

« Si les critiques avaient quelque considération pour leur métier ils cesseraient d'être auteurs. Si les auteurs avaient quelque considération pour leur métier, ils cesseraient d'être critiques. »².

De 1896 à 1927 malgré le succès croissant de ses pièces, Robert de Flers mènera une carrière de journaliste : il a débuté au *Soleil*, continué à *la Liberté* puis, en 1901, s'installera définitivement au *Figaro* où il deviendra directeur littéraire en 1921: « *Un auteur dramatique même triomphant a besoin de tenir un journal en main et Le Figaro est vraiment celui des théâtres.* »³. Cette collusion presque incestueuse entre critique et auteur n'est pas exceptionnelle au début du XX^{ème} siècle : la plupart des auteurs dramatiques reconnus de l'époque –Tristan Bernard, Lucien Descaves, Charles Méré, Nozière, Pierre Veber, Edmond Sée...- exerceront leur talent de critique dans les grands journaux parisiens.

Durant toute sa vie, Robert de Flers utilisera très habilement cette position stratégique: « *Robert de Flers avait le goût et la vocation du journalisme. [...] Il s'épanouissait pleinement dans ce milieu de la presse où il avait trouvé à la fois le meilleur des instruments de communication, et un poste de commandement. Il eut la sagesse et l'habileté de n'en vouloir jamais sortir, et cela le mena à tout.* »⁴

En 1911, à la demande d'Edmond Stoullig⁵, Robert de Flers écrit une préface intitulée *Critiques Auteurs*⁶, défense et illustration de cette espèce très en vogue. Ce texte développe une thèse en trois points :

- 1) Les auteurs se détestent et se livrent une guerre sans merci
- 2) Auteurs et critiques sont des « rivaux éternels qui ne peuvent se passer les uns des autres »
- 3) Seule solution : un auteur ne doit être jugé que par ses pairs.

¹ Né à Pont-l'Évêque (Calvados), le 25 novembre 1872.

Descendant d'une des plus vieilles familles de Normandie, Robert de Flers est le fils d'un sous-préfet de Pont-l'Évêque. Il avait épousé

Ayant un temps songé, après des études de lettres et de droit, à faire carrière dans la diplomatie, c'est finalement vers la littérature et le journalisme qu'il s'oriente. Il débute au *Soleil* en 1896, rédige des chroniques à *La Revue d'Art dramatique* et poursuit une carrière au *Figaro* où il est le feuilletoniste théâtral.

C'est au théâtre qu'il connaît la célébrité. Il écrit avec Gaston de Caillavet toute une série de pièces, parmi lesquelles, *L'Habit vert*, en 1913, dans lequel les auteurs raillent avec beaucoup d'esprit l'Académie française !

Après la mort de Caillavet, Robert de Flers continue son œuvre théâtrale en collaboration avec Francis de Croisset. En 1921, Robert de Flers devient directeur littéraire du *Figaro* et fréquente un temps l'arène politique comme conseiller général de la Lozère.

Les « Immortels » ne tiennent pas rigueur à Robert de Flers de la pièce qu'il avait écrite sur l'Académie, et l'éluent, le 3 juin 1920.

Il meurt le 30 juillet 1927. Renseignements pris sur le site de l'Académie Française. <http://www.academie-francaise.fr/immortels/base/academiciens/fiche.asp?param=534>

² « Ce que nous dit M. Harry Baur », *Volonté*, 24/5/26

³ Lettre de Léontine –mère de Caillavet- à Jeanne –femme de Caillavet- citée dans Barillet, Pierre, *Les Seigneurs du rire, Robert de Flers, Gaston Arman de Caillavet, Francis de Croisset*, Fayard, Paris, 1999. Ce livre brillant et très documenté est le seul ouvrage de référence sur la carrière de Robert de Flers.

⁴ Pierre Barillet, *Les Seigneurs du rire, Robert de Flers, Gaston Arman de Caillavet, Francis de Croisset*, Fayard, Paris, 1999

⁵ Edmond Stoullig (1845-1918) critique et directeur de la *Revue d'art dramatique* a créé *Les Annales du théâtre et de la musique* qui de 1876 à 1916 (40 tomes) ont répertorié précisément les créations théâtrales et musicales.

⁶ Robert de Flers, « Critiques Auteurs » dans *Les Annales du théâtre et de la musique*, Paul Ollendorf, Paris, 1912 repris dans *Un siècle de critique dramatique* sous la direction de Chantal Meyer-Plantureux, éditions Complexe, Bruxelles, 2003 (désormais article désigné par C-A)

Après les compliments flatteurs adressés à Stoullig –« très cordialement obligé », « charmant honneur » « bienveillante requête », « tribut de reconnaissance », « précieuse publication », « zèle clairvoyant », « incomparable document »- qui caractérisent les écrits de Robert de Flers, celui-ci développe un certain nombre d'arguments qui précisent sa pensée.

« De tout temps, les écrivains se sont fait la guerre » : « ils se prodiguent en public des marques d'estime. Mais il ne faut pas s'y tromper, ils mettent beaucoup de politesse dans la jalousie, de civilité dans le dédain et d'aménité dans l'envie »⁷. La description que fait Robert de Flers n'a rien à envier au portrait très corrosif des auteurs que peignait Romain Rolland dans *La Foire sur la Place*⁸. Mais si Rolland dénonçait ce milieu artistique et s'en tenait éloigné, Flers le constate et y trempe joyeusement.

« Mais où les choses deviennent plus sérieuses et quelquefois même se gâtent, - poursuit Flers- c'est lorsqu'il s'agit des rapports entre auteurs et critiques. Car ce sont là des rivaux éternels [...] qui sont souvent obligés de se sourire et de se flatter, et qui pourtant se détestent (ou croient se détester). »⁹ Pour Flers, c'est inévitable, on ne peut aimer celui dont on dépend : « On n'a pas l'habitude de chérir les êtres de qui l'on dépend, et les auteurs et les critiques font songer à ces vieux ménages mal assortis mais indissolubles où chacun des époux crible l'autre des épigrammes, et se plaint sans cesse d'être la victime. »¹⁰ Or critiques et auteurs, pour Flers, dépendent l'un de l'autre : « car enfin, s'exclame-t-il, les auteurs sont le pain, la raison des critiques, et d'autre part combien d'écrivains accepteraient-ils d'écrire encore s'il n'y avait personne pour dire du bien –ou même du mal- de leurs ouvrages ! Ils sont donc dans une dépendance étroite les uns vis-à-vis des autres, et c'est peut-être bien pour cela qu'ils ne s'aiment pas toujours très tendrement. »¹¹ Curieuse défense de l'auteur selon Robert de Flers que cette réduction de l'écriture à sa réception critique bonne ou mauvaise ! La critique des critiques est, elle, parfaitement banale : de tous temps les auteurs ont entretenu avec leurs critiques des rapports conflictuels et traité les journalistes en subalternes.¹²

Pour remédier à cette situation, Robert de Flers ne préconise qu'une solution : « Le meilleur moyen d'éviter ces désagréments et de rendre à la critique toute sa valeur et son prestige légitime, ne serait-il pas de poser en principe que les écrivains doivent être jugés par leurs pairs ? C'est à dire que les auteurs doivent être eux-mêmes les critiques. »¹³ Pour quelle raison l'auteur serait-il un meilleur juge selon Robert de Flers ? « Le critique-auteur n'est-il point plus facilement capable que tout autre de témoigner à un ouvrage *ce respect et cette indulgence*¹⁴ qui sont toujours dus à l'effort ? » Et de citer Paul Bourget (académicien Français) : « En toutes choses, la sympathie est la grande méthode ». Et de convoquer Émile Faguet (critique au *Journal des Débats* et académicien Français) : « C'est une erreur de croire, dit-il, qu'il ne faille, pour comprendre les choses de l'art, que l'intelligence. Il y faut un commencement de faculté créatrice, un grain de génie artistique, juste la vertu d'imagination et de sensibilité... » Pour Robert de Flers, cette assertion d'Émile Faguet, critique respecté et redouté qui, de plus, a l'immense mérite d'être, comme l'écrit Caillavet à sa femme, « épatant » avec de Flers et Caillavet et à qui ils viennent, heureux hasard, de dédier leur dernière pièce *Le Bois sacré* (1910), est un argument définitif en faveur de l'auteur-critique : « Jamais on ne trouvera un argument plus ingénieux en faveur du critique auteur. »

Pour conclure ce texte, Robert de Flers se fait lyrique après avoir cité comme modèles Anatole France et Jules Lemaître (deux autres académiciens Français) :

« ...Le talent sait transformer en art ce qui, dans d'autres mains, resterait un métier. Ainsi, entendue, la critique devient une causerie *aimable* où la science se tempère de *grâce*, où

⁷ « C-A »

⁸ Romain Rolland, *La Foire sur la place*, Librairie Ollendorf, Paris, 1908

⁹ « C-A »

¹⁰ « C-A »

¹¹ « C-A »

¹² Voir *Un siècle de critique dramatique* sous la direction de Chantal Meyer-Plantureux, Complexe, Bruxelles, 2003 et la préface de Thomas Ferenczi

¹³ « C-A »

¹⁴ C'est moi qui souligne

l'analyse consent à *sourire*, où l'affirmation se pare de quelque scepticisme et où le jugement s'enveloppe d'une douce indulgence, une causerie volontiers *familière et abandonnée* qui sait, par le charme mystérieux de la persuasion, faire admirer et aimer les beautés des œuvres... La tâche du critique est de mener ses lecteurs dans les bois sacrés, près des fontaines des Muses, de mettre des bancs rustiques aux bois endroits, et de dire à l'exemple d'Anyté de Tégée :

« -Qui que tu sois, viens t'asseoir à l'ombre de ce beau laurier, afin d'y célébrer les dieux immortels !. »

Cet article est écrit en 1911 mais paraît en 1912 : Flers et Caillavet viennent de remporter, comme toujours, un très grand succès avec *Le Bois sacré*, une variation autour du goût pour les décorations et les honneurs (*Le Bois sacré* étant le sobriquet donné à l'administration des Beaux-Arts), l'inévitable comédie sur les mœurs légères d'une société frivole. Mais, comme toujours aussi, nos auteurs dramatiques restent prudents :

« Dans une époque, écrit leur biographe Pierre Barillet, où la reconnaissance et les honneurs officiels revêtaient une importance primordiale aux yeux de la société bourgeoise. Flers et Caillavet, qui, eux-mêmes y attachaient le prix que l'on sait – [Robert de Flers avait sollicité la légion d'honneur, se l'était vu refuser et après intervention d'Aristide Briand, ministre de l'Instruction publique, l'avait finalement obtenue en 1907]- avaient acquis une forme de génie dans l'art de s'attaquer aux institutions sans pour autant s'attirer leurs sanctions ni qu'on leur en fermât les portes. Mieux : ils parvinrent à faire sourire ceux qui auraient dû se sentir visés et qui, sans jamais se voir eux-mêmes, étaient persuadés de reconnaître leurs confrères. »¹⁵

« Les critiques ont naturellement –écrit Gaston Sorbets dans le numéro de *L'Illustration théâtrale* qui publie la pièce- attribué une importance considérable à cette œuvre nouvelle des triomphants auteurs du *Roi* ». « Mais-poursuit-il- plusieurs et des meilleurs [...] se sont plu à chercher et à regretter ce que, à leur sens, ces deux brillants écrivains auraient pu, auraient dû nous offrir : une comédie plus vraiment, plus foncièrement, plus exclusivement satirique. »¹⁶ Au nombre de ces critiques plus mitigés, Léon Blum, critique à *Comoedia* qui regrette que « ces moralistes sans prétention » aient « présenté leur *Bois sacré* tout nu tout vide, sans aucun des hôtes risibles que nous nous promettions d'y rencontrer »¹⁷ et Adolphe Brisson, le feuilletoniste du *Temps* :

« Ici la verve a faibli : on la sent comme gênée, incertaine ; il semble que les auteurs n'osent aller jusqu'au bout de leur projet, et partis bravement en guerre, ils rebroussement chemin, pris d'une soudaine timidité [...]. L'ouvrage, après avoir effleuré la satire, dérive vers la bouffonnerie. À cet égard, il nous a déçu. »¹⁸

La réponse de Flers et Caillavet¹⁹ ne se fait pas attendre : ils adressent à Adolphe Brisson qui a la charge du plus important feuilleton dramatique de la presse « Quelques conseils » qu'ils publient à la Une de *Comoedia* : « Pour avoir le droit de juger les pièces avec une telle souveraineté, il faudrait être ou un homme d'une parfaite impartialité, ou un homme de théâtre ou un homme de lettres. »²⁰ La réponse que Flers et Caillavet donnent eux-mêmes à leur propre question -Adolphe Brisson est-il un homme de théâtre ou homme de lettres - est sans appel : « le don d'écrire lui est refusé à un point merveilleux. » Et de terminer leur article sur cette mise en garde : « Lorsqu'il fait office de critique dramatique, que M. Brisson observe désormais la réserve et la modestie dont il n'a pas le droit de se départir. »²¹ Comme l'indique Gaston Sorbets, Adolphe Brisson « opposa sa coutumière bonhomie, philosophique et narquoise » à ces attaques sans nuance. Dans son feuilleton du *Temps* du 4 avril 1910, il remercie Flers et Caillavet pour leurs

¹⁵ Pierre Barillet, *Les Seigneurs du rire*, Paris, Fayard, 1999, page 241

¹⁶ Gaston Sorbets, « Le Bois sacré », *L'Illustration théâtrale* n°147, Paris, 30 avril 1910

¹⁷ Léon Blum, *Au Théâtre*, troisième série, librairie Ollendorf, Paris, 1910, page 295.

¹⁸ Adolphe Brisson, « Feuilleton », *Le Temps*, 28 mars 1910

¹⁹ Flers se plaint lorsque *Le Figaro* ne signale pas la reprise du *Bois sacré* et fulmine contre Chevassu (qui n'est pas allé *revoir* le spectacle) à qui pourtant il avait dédié une pièce.

²⁰ G-A de Caillavet, Robert de Flers, « Quelques conseils à M. Adolphe Brisson », *Comoedia*, samedi 2 avril 1910

²¹ *ibid.*

conseils qu'il résume en ces termes : « « admirer aveuglément les nouveaux ouvrages qu'ils feront représenter et les louer sans restriction ».²² « C'est le seul, hélas ! qu'il me soit interdit de suivre » continue-t-il, moqueur. Il revient –sans s'y arrêter– sur les remerciements que lui avaient adressés les auteurs lorsqu'il avait salué leur chef d'œuvre *Le Roi*. Et termine en affirmant qu'il louera sans aucune réserve leur prochain chef d'œuvre si cela en est un « sans plus se soucier de leur gratitude à venir que de leur actuelle méchante humeur »²³.

Cette querelle qui a tenu en haleine le milieu théâtral –*Comoedia* du coup lance une grande « Enquête sur les droits de la critique »²⁴ – amène Gaston Sorbets qui, dans chaque numéro de *L'Illustration théâtrale* donne longuement la parole aux critiques, à se prononcer sur le rôle de la critique tout en ironisant sur Flers et Caillavet qui avait dédié ce fameux *Bois sacré* à l'un des plus éminents critiques de l'époque Émile Faguet : « Au surplus –et MM de Caillavet et de Flers sont bien de cet avis : la dédicace qu'ils ont inscrite sur la première page de leur comédie le prouve surabondamment– il serait regrettable, non seulement que la critique disparût, mais que son autorité fût diminuée. [...] la substitution de la réclame uniformément payée à la critique libre profiterait en effet aux bas marchands de spectacle. [...] Cela serait regrettable enfin, –et pourquoi ne pas formuler, par surcroît, ce regret ?– pour les lecteurs de *L'Illustration théâtrale*, habitués à trouver ici une revue qui leur donne l'impression d'ensemble manifestée par la presse²⁵– ce qui ne les empêche pas assurément d'éprouver un sentiment personnel, de se former une opinion particulière. »²⁶

Mais Cavaillet et de Flers n'écouteront pas cette sage recommandation et l'année suivante lors de l'entrée de *Primerose* à la Comédie Française : considérant qu'Émile Mas, critique à *Comoedia*, outrepassait les droits du critique en regrettant que *Primerose* soit donnée aussi souvent à la Comédie Française (en moyenne quatre fois par semaine) au détriment des chefs d'œuvre du répertoire, Cavaillet le frappa un soir à la Comédie Française. Émile Mas le provoqua en duel et la rencontre eût lieu au Parc des Princes :

« Les témoins d'Émile Mas étaient Rouzier-Dorcières et Paul Grégorio, ceux de Caillavet, Robert de Flers et Jean-Joseph Renaud. À la première reprise, Émile Mas atteignit légèrement Cavaillet au bras. À la deuxième, Cavaillet blessa Émile Mas au bras également, une première fois puis une deuxième fois, de sorte que celui-ci fut dans l'impossibilité de continuer. Les adversaires ne se sont pas réconciliés. Par la suite, Jules Claretie suspendit les entrées d'Émile Mas à la Comédie Française, chaque fois qu'on y jouait *Primerose*. »²⁷

Comme le constatait Adolphe Brisson, « le succès les rendait un peu trop impérieux ».

Mais quel critique est donc Robert de Flers²⁸ ? C'est un critique *aimable* (selon l'expression qu'il emploie pour définir ce que doit être la critique) et *indulgent* surtout avec ceux dont il a besoin. Si l'on regarde de près les noms d'auteurs cités dans le texte *Critiques auteurs*, cette constatation s'impose : les quatre auteurs vivants cités sont quatre académiciens. Paul Bourget qui dit si « heureusement » les choses, Émile Faguet (critique dramatique et académicien... à qui est dédiée la pièce *Le Bois sacré* qui vient d'être créée) Anatole France et Jules Lemaître : « c'est toujours à eux qu'il faut en revenir lorsqu'on veut prendre des modèles ». Les autres auteurs cités en bien ou en mal sont morts ce qui permet toutes les audaces. Robert de Flers rêve d'Académie Française –il y en entrera en 1920– et ne ménage pas ses efforts. Il a en général pour les Académiciens « ce que les gens simples appellent 'un sentiment' » pour reprendre l'expression qu'il emploie à l'égard de Maurice Donnay, auteur dramatique et académicien : « J'ai beau me

²² Adolphe Brisson, « Feuilleton », *Le Temps*, 28 mars 1910

²³ *ibid.*

²⁴ *Comoedia*, 9 avril 1910

²⁵ Romain Rolland a de cette revue de presse une vision très critique : « « Et ce qui frappe le plus, dans les éditions de pièces pour *L'Illustration* : les extraits des critiques parisiens qui encadrent chaque œuvre. Tous, flagorneurs, s'extasient basement, payant l'écot des relations mondaines ou autres qui font d'eux tous une même bande d'associés qui s'imposent au public. » *Journal* inédit de Romain Rolland 1911

²⁶ Gaston Sorbets, « Le Bois sacré », *L'Illustration théâtrale* n°147, Paris, 30 avril 1910

²⁷ Ferdinand Comte, *Le Théâtre de Flers et Caillavet*, thèse d'état non soutenue, 1950 consultable à la bibliothèque Gaston Baty de Paris III, D4 59.

²⁸ Cette petite étude s'appuie sur les critiques de *La Revue d'art dramatique* et les critiques du *Figaro* de 1911 à 1914.

défendre là contre, je n'y puis rien. Chacune de ses œuvres me fait un peu plus son esclave... »²⁹. « Robert de Flers, écrit Pierre Barillet, ne manque pas une occasion de renvoyer l'ascenseur quand il le peut. On sait qu'il est déjà rompu à cet exercice. Par le biais d'un article sur « les sorcières et la sorcellerie » que publie la « Quinzaine théâtrale » du *Figaro* en janvier 1904, il encense la dernière pièce de son beau-père [Victorien Sardou qui se trouve être, lui aussi, académicien] *La Sorcière* que vient de créer Marguerite Moréno. »³⁰ Sardou n'est pas un ingrat et, d'après un auteur dramatique belge Kistemaekers, jouera de son influence pour obtenir le prix Toirac à la pièce de son gendre *L'Amour veille*.

Évidemment Robert de Flers rend compte de spectacles divers : dans l'ensemble, il est complaisant envers des auteurs qu'il fréquente³¹ dans les divers cercles auxquels il appartient : membre influent de la SACD –« La SACD constitue une place forte où l'on est renseigné avec un peu d'avance sur les autres, de tout de ce qui se trame dans le monde du théâtre et où se tissent des réseaux profitables à ceux qui savent habilement jouer des influences »³², -critique influent du *Figaro*, Flers connaît les différentes stratégies qui permettent la gloire. Mais Flers a pu aussi se révéler très sévère envers certains auteurs et l'on peut imaginer facilement comment, lui, aurait pris ce type de sentence : « La nouvelle pièce de M. de Bornier³³ est d'ordre grave et sévère. Le fâcheux ronron mélodramatique y fit sa rentrée solennelle [...] il n'y avait là que les meilleures intentions... médiocrement exécutées »³⁴ En général, les critiques violentes de Flers sont sous couvert d'anonymat : « La saison dramatique s'est entr'ouverte sans éclat par une série de reprises inutiles et de premières d'un pénible « déjà vu ». Pas une impression fraîche, pas une quinte de rire jaillissante, pas un frisson, pas une larme. »³⁵.

En 1912 quand il écrit ce texte, il n'est que depuis quelques mois le critique dramatique en titre du *Figaro* : il remplace officiellement, le mardi 26 avril 1911, –la nouvelle est annoncée en Une-Francis Chevassu qui devient le feuilletoniste littéraire. Il pratique une critique plus superficielle que son prédécesseur et plus encline à louer la comédie (il remarque Sacha Guitry) que le drame social, l'auteur ami que l'artiste d'avant garde... Contrairement à Chevassu, ses papiers sont assez courts, écrits d'une plume alerte : à propos de la reprise du *Fil à la patte* de Feydeau, il note avec cette légèreté qui sera un peu sa marque de fabrique : « Ce fil est de bonne qualité, il ne casse point et le temps n'a pas affaibli sa résistance ». C'est un critique qui ne se prend pas au sérieux sauf lorsque l'on parle de ses pièces...

L'auteur est aussi avisé que le critique. Avec ses dédicaces, il ménage les réseaux de connivence : malgré son aversion des critiques de métier, cinq pièces leur sont dédiées (Francis Chevassu, Émile Faguet, Emmanuel Arène, René Baschet et Gaston de Pawlowski) et une au directeur du *Figaro*. Les autres sont adressées à des mécènes, leur directeur de salle (à qui est aussi offert la Une du *Figaro* pour faire la promotion de sa saison) ; trois des destinataires sont académiciens ; pas d'inconnu (du moins pour l'époque) dans cette liste...

Les pièces sont divertissantes et ne se mêlent pas de prendre parti. Leurs coups de griffe sont superficiels : critiques souriantes des honneurs –légion d'honneur dans *Le Bois sacré* ou Académie française dans *l'Habit vert*– qui ne portent pas à conséquence : Flers aura la légion d'honneur et entrera à l'Académie : « Les « Immortels » ne tinrent pas rigueur à Robert de Flers de la pièce qu'il avait écrite sur l'Académie, et l'élurent, le 3 juin 1920, par 26 voix sur 30 votants, au fauteuil d'un autre marquis, Pierre de Ségur »³⁶.

²⁹ Robert de Flers «Revue dramatique » *Revue d'Art dramatique*, avril-septembre 1899, tome 7, page 236

³⁰ Pierre Barillet, *Les Seigneurs du rire*, Paris, Fayard, 1999, page 129

³¹ « M. Edmond Sée [important critique dramatique] apparaît comme le plus gracieusement et le plus subtilement doué parmi les auteurs dramatiques de la nouvelle génération » Robert de Flers « La Quinzaine » *La Revue d'Art dramatique* avril-sept 1899. Robert de Flers glisse quelques mots louangeurs dans une critique sur l'adaptation d'une pièce par un collègue du *Figaro* : « La pièce est adaptée par M. Serge Basset avec une très grande adresse et une sûre expérience du théâtre. » *Le Figaro*, 10 octobre 1911.

³² Pierre Barillet, *op cit* page 232

³³ Il faut noter que Henri de Bornier (1825-1901) est aussi académicien (Edmond Rostand lui succédera) mais lorsque Flers écrira cette critique en 1899, il n'a encore écrit que quelques petites pièces, ne travaille pas au *Figaro* et ne songe certainement pas encore à l'Académie

³⁴ Robert de Flers, *Revue d'Art dramatique*, 1899

³⁵ Robert de Flers, « Le Bilan de la Comédie en 1900 », *Revue d'Art dramatique*, janvier 1901

³⁶ Portrait de Robert de Flers sur le site de l'Académie Française : <http://www.academie-francaise.fr/immortels/base/academiciens/fiche.asp?param=534>

Les critiques les plus violentes sont réservées encore une fois aux critiques. Dans *l'Habit vert* (de loin leur meilleure pièce), après une petite tirade contre les auteurs dramatiques, ils réservent leurs traits les plus vifs contre les critiques.

Hubert. « ...Jusqu'à l'âge de cinquante ans, messieurs, la vocation de Jarlet-Brézin est incertaine. Il avait échoué comme chroniqueur, il avait échoué comme romancier, il avait échoué comme auteur dramatique. Il avait échoué partout. En lui s'est accumulée une force peu commune d'amertume et de sévérité.

Il songea alors que de telles qualités ne pouvaient rester sans emploi, et il entra dans la critique [...]

Jarlet-Brézin fut l'honneur de ce genre éminent. Pendant vingt ans il jugea les œuvres littéraires et dramatiques. Il jugea passionnément, évitant de comprendre pour être mieux compris, fidèle à sa mission qui était d'abattre les talents et d'en décourager d'autres. C'était au demeurant le meilleur et le plus doux des hommes. »³⁷

Pourtant les critiques se sont montrés plutôt tendres envers les duettistes : dans la presse en général et au *Figaro* évidemment où rien n'est trop beau pour mettre en valeur les créations de leurs pièces. Le dimanche 12 février 1911, « Papa » le dernier opus de Flers et Caillavet est mis à la Une du *Figaro* puis plusieurs colonnes en pages intérieures accompagnées d'un grand dessin sont consacrées « à cette charmante comédie, délicieusement jouée ». Le 3 octobre de la même année traitement de faveur identique avec *Primerose*...

Mais finalement ce texte de 1912 *Critiques auteurs* n'allait pas encore assez loin : après avoir souhaité une critique écrite par des auteurs dramatiques, Flers, à partir de 1913, va inaugurer la critique écrite par le propre auteur de la pièce...

« Il y a peut-être quelque audace à parler d'une pièce dont on est l'auteur, ou plutôt l'un des auteurs. Mais c'est une audace qui n'est point trop ennuyeuse comme d'ailleurs la plupart des audaces. Et puis on est à l'égard de soi-même dans un état de sincérité bienveillante qui est fort agréable » écrit, sans complexe, Robert de Flers dans le très prestigieux feuilleton dramatique du *Figaro* qui désormais occupe le rez de chaussée comme le feuilleton littéraire... Et il s'abrite derrière l'autorité de Jules Lemaître – qui expliquait lui-même ses pièces- pour justifier cette audace. « Il est probable, d'autre part, que l'auteur connaît presque toujours beaucoup mieux que les critiques les défauts de son ouvrage, qu'ils soient inhérents à la pièce, ou bien qu'ils résultent d'une exécution imparfaite » continue Robert de Flers qui détaille avec complaisance les petites imperfections que comporte sa pièce et que les critiques n'ont pas, dans leur grande magnanimité, relevées. Robert de Flers qui comme Cyrano -« je me les sers moi-même avec assez de verve, mais je ne permets pas qu'un autre me les serve »- a définitivement rayé le rôle de critique (en ce qui concerne son œuvre car pour celles des autres il continuera à les juger jusqu'à sa mort) car « le reproche lourd, maladroit et injuste de ces vagues écrivains de hasard, véritables personnalités sans mandat, qui occupent une bonne partie des salles de répétition générale, est forcément le plus agaçant du monde. »

Chantal Meyer-Plantureux

Texte paru dans *L'Écrivain critique* textes réunis par Marie-Paule Berranger, *Revue des Sciences humaines* n° 306, 2/2012.

Bibliographie :

Pierre Barillet, *Les Seigneurs du rire*, Paris, Fayard, 1999

Philippe et Pauline de Flers, *Robert de Flers du théâtre à la Coupole*, préface de Pierre Barillet, Paris, Honoré Champion, 2013.

³⁷ De Flers et Caillavet, *L'Habit vert*, Mémoire du livre, Montréal, 2000 pages 288-289.

